

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## VILLEMARIE

### PETITES FLEURS RELIGIEUSES

### DU VIEUX MONTREAL

Par M. PAUL DUPUY

AVEC UNE INTRODUCTION

Par M. H. A. VERREAU, Ptre.

1 VOLUME IN-8 de 240 pages..... Prix franco 50cts. Relié 75cts.

#### PLAN DE VILLEMARIE EN 1672.

#### INTRODUCTION.

#### I.

Montréal, Villemarie !  
Que de souvenirs et d'espérances dans ces deux noms !

Montréal, la cité riche, splendide, — je dirais royale, — que Jacques Cartier devait rêver lorsque, du haut de la montagne, il contemplait le panorama enchanteur qui se déroulait sous ses yeux.

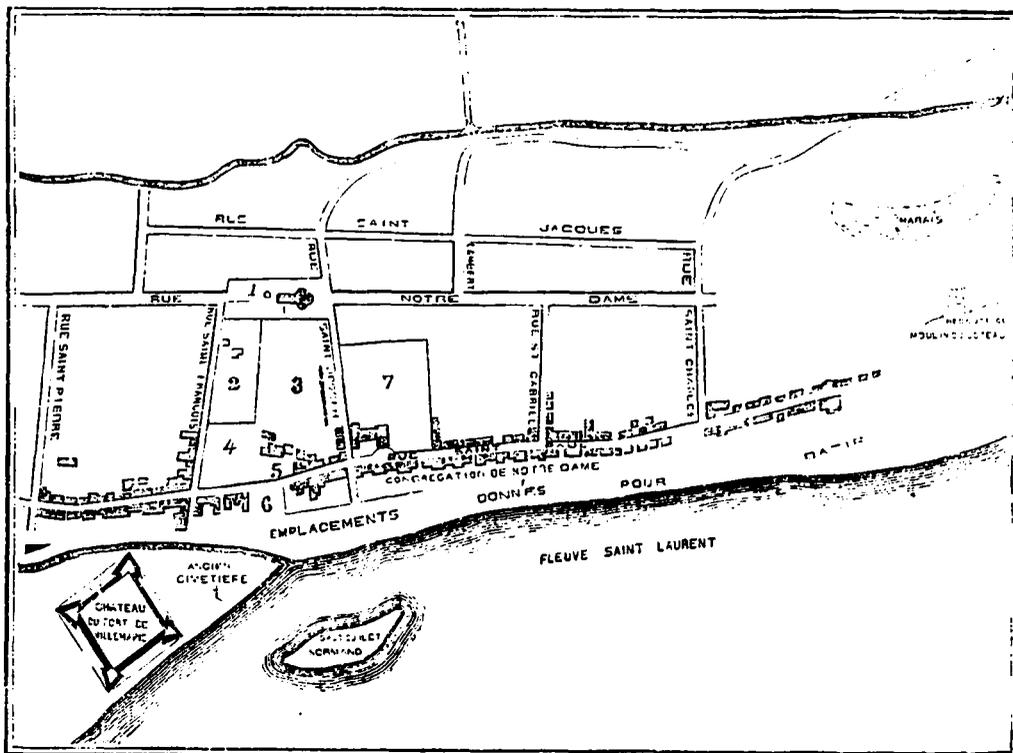
Villemarie, "la cité chrétienne, œuvre d'une merveilleuse importance, fleurie des espérances célestes, agréable aux personnes qui vivent dans la grâce (1)," la cité chère à la Vierge Marie, comme Jacques Olier l'entrevoit dans ses pieuses visions (2).

Montréal, Villemarie ! ville mondaine et pleine de piété, ville où les institutions de la charité et de la foi se multiplient comme par enchantement, où tous les vices se propagent avec une rapidité effrayante !

Telle est la ville dont M. Dupuy a voulu nous raconter les commentaires.

Pour le faire, deux voies s'offraient à l'écrivain. On pouvait nous montrer Villemarie grandissant peu à peu, s'étendant de la Pointe-à-Callière, où était la première habitation, jusqu'au sommet de la colline, à l'ombre de l'église paroissiale, dont la flèche faisait briller au loin le double emblème de la civilisation. On pouvait, dis-je, nous montrer Villemarie se constituant en quelque sorte le rempart avancé de la civilisation contre la barbarie, présentant, en plein dix-septième siècle, les vertus simples et héroïques de la primitive église. Le tableau n'aurait pas manqué d'une certaine grandeur ; mais, en définitive, nous n'aurions eu devant nous qu'un être collectif, impersonnel, dont les vertus nous auraient peu touchés.

La vie personnelle nous offre plus d'attraits, et nous inspire plus de dignité et de courage ; nous nous sentons portés vers celui qui marche droit dans le sentier de la vie, et qui ne recule pas devant le devoir. Ainsi de Maisonneuve, Closse, Dollard



n'enthousiasment quand ils portent le courage jusqu'à l'audace, sans manquer cependant aux règles de la prudence. Mademoiselle Mance-Sœur Bourgeois n'ont peut-être pas les qualités les plus séduisantes de la femme, mais, ce qui vaut bien mieux, — elles en ont les vertus les plus dignes de respect et d'admiration. — le dévouement de la charité porté jusqu'à l'abnégation d'elles-mêmes. Et les prêtres tels que MM. de Queylus, Vignal, Lemaître, Smart, Dollier de Casson, tous animés d'un même zèle, est-ce que leur figure se confond dans un même idéal ?

Si M. Dupuy n'avait pas dû s'arrêter, il aurait pu nous signaler, parmi les humbles colons, Gorry, Barbier, Saint-Père, Laforet, et tant d'autres qui se livraient tranquillement à leurs travaux quotidiens, comme s'ils n'avaient pas su que l'Iroquois était à leurs côtés, caché derrière un buisson, un pli de terrain, les menaçant d'une mort certaine. Ces hommes étaient simplement des héros.

Parmi tant d'actes de vertu, de courage et de dévouement qui fleurissaient pour le ciel, comme autant

de fleurs aux couleurs et aux parfums variés, il fallait choisir : c'est ce que M. Dupuy a fait avec un soin et une délicatesse dont ses lecteurs lui sauront gré.

Les *Petites fleurs religieuses du vieux Montréal* ne sont pas le titre l'indique assez clairement une histoire complète de notre ville : c'est le récit, mis à la portée de tous, de l'époque héroïque de cette histoire. Nous y voyons les principaux personnages dont les noms sont connus, mais non pas encore assez populaires ; ils parlent, ils agissent, nous sommes témoins de leurs actes de vertu, nous assistons à leurs combats : c'est le vieux Montréal en quelque façon qui passe sous nos regards.

L'ouvrage se recommande par l'intérêt des événements, sans compter le charme que M. Dupuy a su y répandre par sa manière de narrer. Les *Petites fleurs* devront donc se trouver, à Montréal, je ne dirai pas dans les bibliothèques, mais dans les mains de tout le monde.

Nous ne connaissons pas assez nos ancêtres, ni tous les titres qu'ils ont à notre admiration. Ces titres, tout devrait nous les rappeler : monuments publics, inscriptions, littérature populaire ; les enfants devraient être bercés au chant de nos légendes nationales.

Mais à part deux ou trois espèces de complaintes d'amour, qui ne rappellent d'autres souvenirs que celui d'avoir été chantées par nos ancêtres, nous n'avons rien, rien au moins d'assez populaire.

Il faut applaudir à ceux qui commencent la réaction.

(1) *Véritables motifs, etc., passim.*

(2) Il y a parfois des coïncidences au moins très singulières. La première messe célébrée par les missionnaires régulièrement envoyés a été dite dans l'île de Montréal, et c'est à Montréal que la fête de Saint-Jean-Baptiste est devenue une fête populaire. Le premier acte religieux accompli à Montréal l'a été par Jacques Cartier. M Olier a été le père de l'Église de Montréal ; or, il s'appelait Jean-Jacques, et selon M. Faillon, Jean-Baptiste-Jacques. Le premier évêque de notre ville a été Mgr Jean-Jacques Lartigue, prêtre de Saint-Sulpice, par conséquent enfant de M. Olier. La cathédrale a pour titulaire S. Jacques.

## ii.

Le savant abbé Faillon a raconté dans plusieurs ouvrages les détails de ce qu'il appelle la vocation de Montréal : peu de villes peuvent se vanter d'avoir une origine aussi extraordinaire que la nôtre.

Un siècle s'était écoulé depuis le voyage de Cartier; Hochelaga et ses "belles grandes campagnes ploines de blé" (1) avaient disparu et étaient oubliés : personne ne semblait plus songer à cette île d'où la crainte des Iroquois éloignait tout le monde.

Deux hommes cependant commençaient à s'en occuper, à l'insu l'un de l'autre, un prêtre déjà éminent, et un humble laïque, père d'une nombreuse famille; le premier à Paris, le second dans la petite ville de la Flèche. Tous deux, dans les élans de leurs prières, éclairés d'une lumière qui échappe aux lois ordinaires de la critique, reçurent, sur l'île de Montréal et sa situation, une connaissance aussi nette et aussi précise que s'ils l'avaient visitée; ils conçurent les desseins de Dieu. Se rencontrant un jour au château de Meudon ils s'embrassent, se nomment mutuellement par leurs noms. Puis se retirant à l'écart, ils s'entretenaient de leurs desseins et de leurs inspirations; il faut procurer la gloire de Dieu dans la Nouvelle-France, dans l'île de Montréal.

La société de Montréal existait, la fondation de Villemarie était décidée.

Bientôt MM. Olier et de la Dauversière s'associent quelques-uns de leurs amis : le baron de Fancamp, le baron de Renty, et deux autres personnages qui ont voulu demeurer inconnus. Les fonds sont fournis généreusement par la petite société, qui n'impose son projet à personne; loin de demander aux autres des actes d'une générosité plus ou moins volontaires, et de se réserver le mérite du succès, ce sont les associés qui fournissent à toutes les dépenses, qui supportent toutes les fatigues nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise aussi importante.

Nous citons ici les points principaux d'un acte qui résume leurs vues et leurs projets. On verra qu'ils n'avaient rien laissé au hasard, mais qu'au contraire, ils avaient tout prévu et réglé d'avance.

Ce document n'est pas inédit, sans doute (2); mais il n'est pas encore assez connu : c'est la première pièce officielle qui doit figurer en tête de l'histoire de la ville de Montréal, la première par la date, la première par l'importance historique.

La voici :

"Le dessein des associés de Montréal est de travailler purement pour la gloire de Dieu et le salut des sauvages. Pour atteindre ce but, ils ont arrêté entre eux d'envoyer l'an prochain à Montréal quarante hommes bien conduits, équipés de toutes choses nécessaires pour une habitation lointaine et de fournir deux chaloupes ou pinasses pour transporter de Québec à Montréal les vivres et les équipages des colons. Ces quarante hommes, étant arrivés dans l'île, se logeront et se fortifieront, avant toutes choses, contre les sauvages, puis s'occuperont pendant quatre ou cinq ans à défricher la terre et la mettre en état d'être cultivée. Pour avancer cet ouvrage, les associés augmenteront d'année en année le nombre des ouvriers, selon leur pouvoir; enverront des bœufs et des laboureurs à proportion de ce qu'il y aura de terres défrichées, et un nombre suffisant de bestiaux pour en peupler l'île et engraisser les terres. Les cinq années étant expirées, les associés feront construire une maison sans interrompre le défrichement des terres, la meubleront de toutes les choses nécessaires pour la commodité de ceux d'entre eux qui voudront aller en personne servir Dieu et les sauvages dans ce pays. Ils feront ensuite bâtir un séminaire pour y instruire les enfants mâles des sauvages. On tâchera de conserver habituellement dans ce séminaire dix ou douze ecclésiastiques, dont trois ou quatre sauront les langues du pays, afin de les enseigner aux missionnaires qui viendront de France. Ceux-ci, en arrivant, se reposeront un an au séminaire, pour apprendre ces langues et ensuite être dispersés parmi les nations sauvages, selon qu'il sera jugé à propos. S'ils tombent malades, le séminaire leur servira de retraite. Les autres ecclésiastiques s'occuperont à l'instruction des enfants des sauvages et des Français, habitants de ladite île. Il y faudra encore un séminaire de religieuses pour instruire les filles sauvages et les françaises, et un hôpital pour y soigner les pauvres sauvages quand ils seront malades. Enfin, toutes ces choses étant en bon état, on ne pensera qu'à bâtir des maisons tant pour loger quelques familles françaises, notamment les ouvriers nécessaires au pays, que les jeunes gens mariés qui auraient été instruits au séminaire, et les autres sauvages convertis qui voudraient s'y arrêter. On leur donnera quelques terres défrichées, des grains pour les semer, des outils et des hommes pour leur apprendre à les cultiver. Au moyen de ces mesures, les associés espèrent de la bonté de Dieu voir en peu de temps une nouvelle église, qui imitera la pureté et la charité de la primitive; ils espèrent encore que, dans la suite, eux-mêmes et leurs successeurs, étant bien établis dans l'île de Montréal, pourront s'étendre sur les terres et y faire de nouvelles habitations, tant pour la commodité du pays que pour faciliter la conversion des sauvages."

Par ce document, on voit que le but de la Société de Montréal n'était pas de faire de la colonisation comme on l'entend aujourd'hui; elle ne se proposait pas, pour peupler l'île de Montréal, d'attirer de nombreux colons français en leur distribuant immédiatement des terres, et en leur accordant d'autres avantages : ce ne devait être là pour elle qu'une entreprise secondaire et indirecte. Son but principal était la conversion des sauvages, puis leur civilisation. Pour les convertir, il fallait les arracher à leurs forêts, leur donner de nouvelles habitudes, et leur fournir d'autres moyens de subsistance que la chasse et la pêche.

Tel est le point de vue où se plaçaient les associés, et c'est pour n'y avoir pas assez fait attention qu'on n'a pas toujours bien compris les commencements de Montréal.

Les associés se proposaient donc de réunir à Montréal, d'abord les sauvages adultes convertis au christianisme, et leurs enfants instruits au séminaire qu'on devait fonder, puis les Français désireux de contribuer à cette œuvre apostolique, soit comme colons, soit comme simples ouvriers. M. Olier, dans les *Véritables motifs*, exprime à peu près les mêmes vues. "Dieu, disait-il, semble avoir choisi cette situation agréable de Montréal... pour y assembler un peuple de Français et de sauvages pour les rendre sédentaires, les former à cultiver les arts mécaniques et la terre, les unir sous une même discipline, dans les exercices de la vie chrétienne, chacun selon sa force, complexion et industrie, et faire célébrer les louanges de Dieu en un désert où Jésus-Christ n'a jamais été nommé, naguère le repaire des démons, maintenant par sa grâce, son domicile, et le séjour délicieux des anges (3)."

C'était l'idée, sinon le plan, des réductions du Paraguay transportées sur les rives du Saint-Laurent.

Ce plan ne devait pas se réaliser.

## III.

Ça été l'erreur des ministres de Louis XIV de croire qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'arracher nos sauvages à la barbarie que de leur donner les habitudes françaises du 17<sup>e</sup> siècle, de les franciser, c'était l'expression officielle.

Ils semblent n'avoir point compris que ce qui constituait le caractère des sauvages, ce mélange d'audace et de ruse, d'énergie et d'insouciance, d'intelligence et de préjugés, cette perfection des sens, j'allais dire de l'instinct;— ils ne comprenaient pas que tout cela était les restes d'une ancienne civilisation, transformée lentement peut-être,

(1) Deuxième voyage de Jacques Cartier.

(2) M. Faillon l'a publié dans l'*Histoire de la Colonie française*, t. I, p. 401, et dans la *Vie de M. Olier*, avec quelques variantes dans le texte.

(3) *Véritables motifs*, etc., page 14, édit. de Montréal; Cfr. *Relation*, 1642, p. 37, 1<sup>re</sup> colonne, édit. de Québec.

mais forcément par les milieux que ces peuples avaient traversés. On ne remonte pas le courant des siècles plus facilement que le courant des fleuves.

Malheureusement, plus l'entreprise paraissait difficile, plus Colbert et les autres ministres y mirent d'insistance. On sait maintenant à quoi ont abouti tant d'efforts et de sacrifices d'argent. Deux ou trois pauvres villages habités par des malheureux qui ont ajouté nos vices à leurs défauts, sans avoir pris quelques-unes de nos qualités : voilà tout ce qui reste des Abénaquis, des Hurons et des Iroquois.

On ne peut se le dissimuler, par une espèce de mystère douloureux, ces races semblent destinées à disparaître avec les forêts qui les abritaient, et le gibier qui leur servait de nourriture.

Les faits qui se sont accomplis dans le Nord-Ouest depuis vingt-cinq ans, les événements qui nous attristent en ce moment ne paraissent pas contredire cette assertion, bien au contraire.

Disons-le cependant à la gloire de la France : cette utopie était généreuse et ne manquait pas de grandeur; si elle n'a pu se réaliser, elle a contribué toutefois à la conversion d'un grand nombre d'infidèles.

Je reviens aux projets des associés de Montréal.

Pour former leur colonie indigène, ils devaient commencer par faire défricher et préparer le sol; puis, à mesure qu'un sauvage converti témoignait le désir de mener la vie sédentaire, ils lui donneraient une terre avec le grain et les outils nécessaires pour l'ensemencer, lui fourniraient même des ouvriers pour l'aider dans ses travaux, et pour lui enseigner l'agriculture.

C'est ainsi que les premières terres données par les associés le furent à des sauvages, au *Borgne de l'Île* et à son neveu, dès 1643, tandis que les concessions françaises ne datent que de 1648.

On s'imaginait que tant de générosité toucherait le cœur de ces barbares, et que le charme de la vie des champs leur ferait oublier bien vite la vie libre et insouciante des forêts.

Aussi, M. de Maisonneuve s'empressait-il de saisir toutes les occasions "d'inviter les sauvages à s'établir auprès de lui, les assurant qu'il n'y était venu lui-même que pour les attirer et les rendre heureux."

En général, les sauvages répondaient par des promesses aux avances du gouverneur. Ils acceptaient ses libéralités, se faisaient nourrir, eux, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils laissaient quelquefois même à Villemarie, puis ils s'en allaient à leurs expéditions de guerre ou de chasse, pour revenir plus tard quand le besoin les pressait un peu. Mais ils ne manquaient jamais de louer la générosité de leur bienfaiteur.

Cette générosité était très grande en réalité; M. de Maisonneuve y dépensa des sommes considérables, que les associés fournirent avec joie. Car, si elles furent dépensées en pure perte pour la colonisation qu'on s'était proposée, elles servirent admirablement l'objet premier de tant d'efforts, la conversion des sauvages, dont un grand nombre reçurent le baptême dès 1644. Ils se montrèrent toujours dans la suite de fervents chrétiens.

## IV.

Dans la colonie indigène, l'élément français ne devait être admis qu'autant qu'il aiderait au but principal. On n'avait que faire de personnes qui chercheraient d'abord leur intérêt personnel, ou qui voudraient s'enrichir dans la traite des pelleteries : pour être reçu à s'établir dans l'île, il fallait "avoir le désir d'être utile au bien des sauvages," et de "procurer la propagation de la foi (1)."

C'est pour cela que la Société n'envoya pendant plusieurs années que des ouvriers, engagés pour quatre ou cinq ans; ils devaient travailler au défrichement et préparer le sol, et être capables, au besoin, de faire le coup de feu. Leur engagement terminé, ils étaient libres de retourner en France, ou de se fixer dans l'île s'ils offraient des garanties convenables.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que ces gens fussent de simples mercenaires. "Croiriez-vous, écrivait le P. Vimont, que plusieurs des ouvriers qui travaillaient à Villemarie ne se sont proposé d'autres motifs, dès leur départ de France, que celui de la gloire de Dieu?" La seule pensée qu'ils contribuent autant qu'ils peuvent au salut "des âmes les fait travailler de si bon courage qu'il ne leur arrive jamais de se plaindre, souffrant avec joie les inconvénients d'une nouvelle demeure en un pays désert (2)."

Le P. Vimont aurait pu ajouter que ces ouvriers savaient au besoin sacrifier généreusement leur vie. Celui qui tombait frappé par les Iroquois était immédiatement remplacé par un autre, et la perspective des dangers qu'offrait le poste avancé de Montréal n'empêchait pas la Société de trouver les hommes dont elle avait besoin.

Mais je le répète, ces hommes n'étaient pas des colons proprement dits; c'étaient des ouvriers dont tout le travail appartenait à ceux qui les avaient engagés. En sorte que pendant quelques années, M. de Maisonneuve exerça à l'égard des Français l'autorité d'un maître et propriétaire, ou d'un chef d'exploitation, plutôt que celle de gouverneur, comme on verra plus loin. Jusqu'à l'automne de 1647, il n'eut autour de lui que ces ouvriers, ou d'autres qui vinrent les rejoindre, Mlle Mance, M. d'Ailleboust, sa femme et sa belle-sœur, les RR. PP. Poncet, Dupéron et autres missionnaires (3), et quelques hôtes de passage : MM. de Repentigny, de la Touze. Jusque là, nous ne voyons à Montréal aucune organisation féodale ni civile, pas même de celle que le plus petit seigneur devait établir dans ses terres du moment que deux ou trois colons voulaient s'y fixer; il n'y a ni juge, ni notaire, ni procureur fiscal, ni syndic des habitants; aucune de ces charges n'était nécessaire, parce qu'il n'y avait encore ni propriétaires, ni habitants proprement dits.

Mais, à partir de l'automne de 1647, il s'opère un changement dans l'ordre politique de la colonie naissante, ou mieux, on y établit l'ordre politique, qui n'y existait pas encore.

Comme ce fait semble avoir échappé à nos historiens, je m'y arrêterai quelques instants.

## V.

Jacques Viger, en analysant le *Petit registre*, ou premier registre de l'état civil de Montréal, avait remarqué avec surprise que le titre de gouverneur—*gubernator* ou *moderator hujus loci*—n'est donné à M. de Maisonneuve qu'à partir du 3 novembre 1647, au premier acte où il est présent après son retour de France. Il paraît que, dans les actes antérieurs, il est désigné simplement par ses noms et prénoms, comme le plus humble des ouvriers qu'il commande. C'est que, avant 1647, M. de Maisonneuve n'était pas gouverneur. Comme associé, il était l'un des seigneurs de l'île, dont l'autorité se trouvait réglée par le droit commun, et comme représentant de ces mêmes seigneurs, il n'avait pas d'autre autorité que la leur.

En effet, l'île de Montréal avait été concédée par la Grande Compagnie à M. de Lauson avec les trois justices; M. de Lauson avait cédé une partie de l'île aux associés, avec les mêmes droits. La Grande Compagnie, ratifiant la transaction par un nouveau titre, avait permis aux cessionnaires "de se retrancher et munir seulement, mais non de bâtir des forts et citadelles." Ce dernier droit appartenait exclusivement au souverain et aux propriétaires de gouvernements, et il n'était accordé que par une faveur spéciale aux simples seigneurs. C'est à ce titre que Louis XIII donna aux associés de Montréal en 1643, "sur la très humble supplication qu'ils en ont faite,

(1) Considérants insérés dans les contrats de concession.

(2) *Relations*, 1643, p. 53, 1<sup>re</sup> col., édit. de Québec.

(3) Quant à M. de Puiseaux et à Mme de la Peltrie, après avoir manifesté l'intention de demeurer à Montréal, ils s'en éloignèrent dès 1644.

“ la permission d'achever à leurs dépens un petit fort commencé dans cette île, et de se munir d'artillerie, etc. (1).”

L'île de Montréal n'avait donc pas été érigée en gouvernement à l'époque où M. de Maisonneuve fut chargé de venir commencer l'établissement; les propriétaires n'étaient que des seigneurs ordinaires, et par suite ils ne pouvaient donner à leur représentant d'autres charges que celles qui étaient réglées par le droit seigneurial.

En 1644, il est vrai, Louis XIV, confirmant la concession faite aux associés, semble ériger un gouvernement, sans toutefois employer les formules consacrées en pareil cas: “ Pour faire vivre les habitants de Montréal en paix, police et concorde, nous permettons aux associés d'y commettre tel capitaine ou gouverneur particulier qu'ils nous voudront nommer, de continuer les fortifications.....et pour leur défense, d'ériger un corps de ville ou communauté (2).”

Il n'y a encore qu'une permission, et elle est accordée à la condition que le sujet choisi pour le gouvernement sera présenté au roi, qui le nommera (3).

Or, je ne trouve nulle part que la présentation ait eu lieu, et que la nomination ait été faite. La première fois que le titre de gouverneur est attribué à M. de Maisonneuve dans les documents contemporains, c'est à l'acte des registres de l'état civil de 1647 dont je viens de parler.

M. de Maisonneuve arrivait de France; à partir de cette date, il commence à exercer les pouvoirs de gouverneur en érigeant les différentes charges administratives, et en leur donnant des titulaires. Il commence aussi à recevoir le traitement de gouverneur particulier que lui paye la Grande Compagnie (4). Ces faits me paraissent suffire pour conclure que M. de Maisonneuve n'a pas reçu sa commission avant 1647.

D'ailleurs, le moment était arrivé où Montréal devait cesser d'être une simple habitation pour recevoir la forme d'un corps politique.

L'espace de cinq ans que le document cité plus haut déterminait pour les travaux préparatoires, était écoulé. Une quantité assez considérable de terres se trouvaient défrichées et prêtes à recevoir des habitations; quelques maisons commençaient à s'élever dans le voisinage du fort pour les ouvriers qui avaient leur famille; les champs cultivés par M. de Maisonneuve donnaient des récoltes abondantes. D'un autre côté, plusieurs des ouvriers dont l'engagement était fini demandaient à se fixer sur les lieux, et, par conséquent, à recevoir des concessions de terrains. Mais il fallait en même temps leur assurer les droits de citoyens en leur procurant les avantages qui découlaient du système seigneurial et de l'organisation civile de la communauté.

Nous sommes donc autorisé à croire que, pendant son voyage en France, M. de Maisonneuve fit connaître ses questions, et reçut l'autorité nécessaire pour les régler. Toujours est-il qu'à son retour, il distribua différentes charges, comme je viens de le dire. Jean de Saint-Père fut nommé notaire et greffier du tribunal, avec Lambert Closse pour substitut, Gilbert Barbier, assesseur et procureur fiscal; Charles Le Moyne, interprète de la langue iroquoise, fut confirmé dans ses fonctions de garde-magasin.

Puis commencèrent les concessions de terres. La première fut accordée à Pierre Gadoys, le 4 janvier 1648, par un acte authentique, et, qui est aussi le premier du greffe des notaires; dans l'ordre chronologique, Gadoys se trouve le premier propriétaire de l'île de Montréal. Les autres concessions suivirent, à mesure qu'il se présentait quelqu'un capable de commencer un établissement. Parfois, elles étaient accordées dans le contrat de mariage du jeune colon. Ce simple don a souvent causé plus de bonheur que ne font aujourd'hui les plus riches bijoux étalés dans les corbeilles de la mariée.

Quand j'aurai dit que l'Hôpital reçut deux cents arpents de terre, qu'une commune fut assurée aux nouveaux habitants pour leurs bestiaux, qu'on commença la construction du moulin banal, dont l'érection jouait un si grand rôle chez nos pères, et qu'enfin on marqua “l'emplacement du bourg,” j'aurai indiqué les principaux éléments de la transformation qui s'accomplit pour ainsi dire à vue d'œil dans la cité naissante.

VI.

Il n'entre pas dans le cadre de cette introduction de suivre le mouvement continu d'expansion qui fait sortir Montréal de l'espace étroit occupé en 1647, entre le fort à l'ouest et l'Hôtel-Dieu à l'est. En moins d'un siècle—on ne connaissait alors ni la vapeur, ni les voies ferrées, ni le télégraphe, et le téléphone aurait été inutile—en moins d'un siècle, la ville s'étendait aussi loin que semblaient le permettre les limites naturelles de la colline sur laquelle elle était bâtie. Kalm, qui la visitait alors, était frappé de sa richesse relative, de l'activité de ses habitants, et des sites enchanteurs qui l'environnaient. Au bout d'un autre siècle, elle a brisé les liens qui l'enfermaient, et, ses vieilles murailles abattues, elle pousse ses faubourgs dans la plaine, au nord, à l'ouest et à l'est, son étendue quadruple, et le commerce lui arrive de toutes parts. Le troisième siècle n'est pas encore terminé, et elle couvre une superficie cinquante fois plus grande qu'à l'époque de la conquête. Les villas atteignent le site des anciens forts de la Longue-Pointe et de Lachine, les palais s'échelonnent tout autour de la montagne, et du haut de cette montagne quel spectacle! Je ne dirai pas qu'il est plus beau, plus grand que celui qui se présente aux regards de Jacques Cartier. Mais voyez: les larges navires à vapeur se pressent dans le port, les convois de chemin de fer accourent de tous côtés, le cri strident des usines, comme un monstre affamé, réclame l'aliment continu du travail; partout activité, échanges, éclat, richesses, amusements, Montréal appelle tout, elle veut tout réunir: c'est la cité royale, c'est la cité mondaine.

Mais toute la fumée du commerce et de l'industrie ne peut empêcher la croix de briller au haut des édifices religieux. Asiles, hospices, couvents, monastères, hôpitaux, chapelles, églises apparaissent au bord du fleuve, dans la montagne; ils semblent se presser au cœur de la ville afin d'y maintenir la vie morale et religieuse; on les retrouve à toutes ses entrées, comme une garde qui doit empêcher l'ennemi de pénétrer dans la place.

En ce moment, les cloches de toutes ces églises, de tous ces couvents, de tous ces asiles annoncent à grandes volées la fête de la Pentecôte. Dans ce concert, où les notes les plus disparates semblent s'harmoniser naturellement, j'entends les prières des âmes pieuses, les supplications ardentes des malheureux, les actions de grâces de la reconnaissance;—j'entends la voix imposante de la “ cité chrétienne...œuvre d'une merveilleuse importance...séjour délicieux des anges” que Jacques Olier entrevoyait dans sa vision symbolique.

Cette cité est la ville de Mario.

Puisse-t-elle ne jamais faillir à sa vocation!

Montréal 23 mai 1885.

H. A. VERREAU, Ptro.

(1) Lettre du roi à M. de Montigny, *Hist. de la Colonie française*, t. 1, p. 486. Les associés profitèrent de cette permission pour envoyer quelques pièces d'artillerie à Montréal, et pour faire construire par M. d'Ailleboust un fort régulier.

(2) *Edits et ordonnances*, Québec 1854, t. 1, p. 25.

(3) et (4) Il y a ici certaines conséquences à tirer, comme je le ferai voir dans un autre travail.

PRATIQUE  
DU ZÈLE ECCLESIASTIQUE

PAR

M. l'abbé Dubois.

1 volume in-12. Prix franco ..... 63 cts.

PRATIQUE  
DU CHRISTIANISME

PAR

M. l'abbé Dubois.

1 volume in-12. Prix franco ..... 63 cts, reliée 90 cts.

LE  
GUIDE DU SEMINARISTE

PAR

M. l'abbé Dubois.

1 volume in-12. Prix franco ..... 50 cts.

LE  
GUIDE DES SEMINARISTES  
ET DES JEUNES PRÊTRES

PAR

M. l'abbé Dubois.

1 fort volume in-12 relié..... Prix franco \$1.00

LE SAINT PRETRE

PAR

M. l'abbé Dubois.

1 volume in-12..... Prix franco 50 cts.

LE  
PIEUX SEMINARISTE

PAR

Un directeur de Séminaire.

1 volume in-12.....Prix franco 63 cts.

L'ESPRIT ECCLESIASTIQUE

LETTRE À UN SÉMINARISTE,  
LETTRES À UN JEUNE PRÊTRE.  
CONFÉRENCES ECCLESIASTIQUES

PAR

M. l'abbé PETIT.

1 volume in-12 ..... Prix franco 50 cts.

LA PERFECTION SACERDOTALE

OU

Application de l'Eucharistie à la vie du prêtre.

PAR

M. l'abbé Gérardin.

1 volume in-12 ..... Prix franco 63 cts.

# LE SYMBOLISME DE LA NATURE

PAR

**Mgr de la Boullerie**

2 forts volumes in-12.....Prix franco \$1.75

## L'OISEAU.

L'Oiseau et le Ciel.—Confiance.—Les Anges.—Les saints.—Les démons.—L'oiseau qu'on veut surprendre et qui s'envole, image des déceptions humaines.—La voix des oiseaux, symbole de la prière.—Les filets de l'oiseleur.—Vigilance.—Le nid d'oiseau.—L'œuf de l'oiseau.—Le tabernacle est le nid où le chrétien veut vivre et mourir.

### I

“L'homme est né pour le travail et l'oiseau pour voler,” a dit Job. Tant que les pieds de l'homme demeurent attachés à la terre, l'oiseau voltige joyeusement. Il parcourt les régions de l'air, et on le prendrait pour un hôte du Ciel. Il en est l'harmonie par son chant, la fleur par l'éclat de son plumage. L'oiseau et le ciel semblent faits l'un pour l'autre.

Cependant, l'oiseau s'abaisse quelquefois jusqu'à nous, et quand il rase notre humble sol, ou qu'il pose son pied molleux, soit sur l'arbuste en fleurs, soit à l'angle de nos maisons, nous le croirions volontiers devenu notre concitoyen et notre frère; mais, dès que nous l'approchons, il reprend son essor, et s'élevant à des hauteurs où notre œil ne le peut suivre, il nous fait souvenir que sa patrie est le ciel.

Serait-ce donc vainement, ô mon Dieu! que vous auriez placé devant mes regards cette multitude ailée qui remonte incessamment vers les régions célestes? Sa nature est pour moi un exemple et une leçon. Quel exemple et quel enseignement recevrai-je de l'oiseau du ciel?

Ah! je comprends que si le péché me condamne au travail de la terre, j'ai cependant moi-même été créé pour aspirer au ciel. J'envie la destinée de l'oiseau; j'espère m'envoler un jour comme l'oiseau, et je m'écrie avec le Roi-Propète: “Qui me donnera des ailes, quis dabit mihi pennas?”

### II

Mais les oiseaux du ciel vont nous donner encore une seconde et importante leçon.

Jésus-Christ, s'adressant à ceux qui ne songent qu'aux intérêts de la vie présente et s'inquiètent uniquement de savoir s'ils trouveront leur nourriture de chaque jour: “Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit.”

Tous les commentateurs sont d'accord pour dire que le Sauveur ne veut pas ainsi nous engager à demeurer oisifs, car l'homme est né pour le travail.

Mais combien de pauvres créatures en ce monde ont à peine le nécessaire, et se livreraient au désespoir si l'Évangile ne leur donnait confiance!

C'est pour elle qu'une Providence aimable veille avec des soins maternels. Le travail est peut-être interdit à leur faiblesse, à leur santé, à leur âge. Eh bien! si elles ne travaillent pas, elles peuvent supplier le Père qui est dans les cieux: “Père, donnez-nous notre pain quotidien.” La prière a des ailes, et l'âme qui prie est semblable à l'oiseau. “Considérez, ô âme chrétienne, considérez les oiseaux du ciel: ils ne sèment pas, ils ne recueillent pas, ils n'amassent pas dans leurs greniers, et le Père céleste les nourrit.” Tous les jours, cette parole divine se réalise au milieu de nous. Les pauvres ne sèment pas, et la charité sème pour eux; les pauvres ne récoltent pas, et la charité recueille pour eux; les pauvres n'ont pas de greniers, et la charité a pour eux des granges toujours pleines. Le Père nourrit les oiseaux du ciel, et la charité de Jésus-Christ nourrit incessamment les pauvres.

### III

Déjà, nous l'avons dit, le vol des oiseaux nous fait songer au ciel et à ceux qui l'habitent.

Quand nous voyons planer au-dessus de nos têtes ces grands oiseaux, aux ailes étendues, qui embrassent l'horizon immense, et semblent des courriers rapides emportant leurs messages d'un bout du ciel à l'autre, n'aimons-nous pas à nous rappeler les anges que Dieu envoie, comme ses doctes ministres, et qui transmettent ses divins ordres à tous les points de l'univers créé? Nos sens ne nous présentent que des images très imparfaites des choses célestes et invisibles. Qu'est-ce, en effet, que l'agilité de l'oiseau comparée à celle de l'ange? N'importe, l'oiseau me suffit pour me rappeler les anges.

Je me figure ceux-ci avec des ailes, comme l'oiseau. Je sais qu'ils descendent vers moi, ainsi que l'oiseau qui se pose sur ma fenêtre, et je sais qu'ils remontent plus haut que lui dans la lumière du Dieu trois fois saint. O anges du ciel, volez d'abord vers moi... et ensuite vous rapporterez à Dieu le message de mon cœur qui l'aime.

### IV

Ce ne sont pas seulement les anges que je me figure avec des ailes, mais aussi les âmes saintes, celles qui cherchent ce qui est en haut, qui goûtent ce qui est en haut et non pas ce qui est sur la terre.

“Ces âmes, dit saint Augustin, sont les oiseaux que David nous représente habitant les sommets

des montagnes, ayant besoin d'un air pur et libre, ne se sentant à l'aise que dans une atmosphère sereine.”

Elles sont aussi les oiseaux du ciel qui se reposent sur les branches du grand arbre de la parabole évangélique, car cet arbre est Jésus-Christ lui-même; et où se reposent les âmes saintes, sinon en lui?

Chaque fois que, nous détachant du monde, nous aspirons vers les choses de Dieu, notre âme a pris des ailes, et elle imite le vol de l'oiseau.

L'âme contemplative a des ailes. Il ne lui suffit pas de courir dans la voie des commandements: il faut qu'elle vole, et ses ailes sont parfois si puissantes et si larges, que, ravie jusqu'au troisième ciel, elle y entend des secrets qu'il n'est plus permis à l'homme de redire.

Mais, sans prétendre à de si sublimes élans, toute âme chrétienne est faite pour voler. “Il y a deux ailes qui soulèvent l'homme au-dessus des choses terrestres, dit le pieux auteur de l'Imitation: la simplicité et la pureté...” O âmes charmantes, c'est vous que mon âme désire!... Avec vous je monterai assez haut pour éviter ce qui souillerait mon cœur, semblable au petit oiseau qui voltige, trop faible encore pour planer dans les cieux, mais déjà assez au-dessus de la terre pour que la fange ne l'atteigne pas.

### V

Si le vol de l'oiseau rappelle l'élan de notre âme, lorsqu'elle aspire vers le bien céleste, il peut aussi, dans un sens opposé, figurer le vol de ces esprits superbes dont parle le prophète Isaïe, qui prétendent escalader les cieux, élever leur trône au-dessus des astres, s'asseoir aux flancs de l'aigle et lutter avec le Très-Haut.

Le prophète dépeint en ces termes l'orgueil de Lucifer; et, en effet, de même que les oiseaux sont le symbole des anges fidèles, de même la Sainte Écriture emploie quelquefois cette image pour désigner les anges révoltés, les démons que saint Paul appelle les puissances de l'air, qui volent incessamment autour de nous et nous suggèrent de criminelles pensées.

L'action des démons s'exerce plus facilement sur nous lorsque nous sommes dans le trouble et le tumulte du monde, et voilà ce que Jésus-Christ nous fait comprendre en ce passage de la parabole de la semence: “Une partie tomba le long de la route; elle fut foulée par les passants, et les oiseaux du ciel s'en nourrissent.”

Le monde est la voie large où les pieds des passants foulent et écrasent avec dédain la parole de Dieu; mais elle est aussi la voie où les démons passent et repassent avec les hommes. En attendant qu'ils profitent de la dissipation des âmes mondaines, les démons, suivant la pensée d'un Père, détournent leur attention et obsèdent leur mémoire pour empêcher que la divine semence germe en elles.

### VI

L'oiseau qui nous échappe et s'envole au moment où nous espérons le tenir, suggère à Salomon ce proverbe très sage: “Celui, dit-il, qui s'attache aux mensonges, court après des oiseaux qui volent.” Ah! que cette image est cruellement vraie!... Tout ce que notre cœur désire, tout ce que rêve notre pensée ambitieuse et frivole, se pare aussitôt pour nous d'une beauté et d'un charme infinis. C'est l'oiseau dont le plumage brillant nous enchante... Il a paru voler vers nous... Il s'approche et déjà nous le touchons... Hélas! l'oiseau a disparu, et avec lui s'envolent nos rêves, notre bonheur, notre avenir. Celui qui s'attache aux mensonges court après des oiseaux qui volent.

### VII

Lorsque le prophète a dit: “Oiseaux du Ciel, bénissez le Seigneur,” n'avait-il pas en vue les voix mélodieuses que le Créateur leur a données?

Eh, en effet, quel immense concert sort chaque matin du gosier des oiseaux! Chacun y chante sa note, toujours pure et toujours juste. Le cri joyeux du loriot et de l'alouette, la cadence plaintive et charmante du rossignol, le sifflement du merle, le roucoulement de la colombe, s'unissent aux voix plus rauques et plus graves des grands oiseaux; et Dieu, qui seul connaît leur langue, écoute comme un cantique cette harmonie de leurs chants.

Mais ces chants ne vont-ils pas être pour nous une leçon et souvent même un reproche?

Quel homme sensé, dit saint Ambroise, osera terminer sa journée sans psalmodier une prière au Seigneur, quand les petits oiseaux solennisent si pieusement par les chants le lever du jour et l'approche de la nuit?

L'homme n'a pas seulement reçu de Dieu une voix qui chante, comme celle de l'oiseau: son esprit et son cœur ont des chants plus mélodieux et lui inspirent les sublimes accents de l'adoration et de la prière.

Puis, afin d'ajouter plus de suavité et de force à l'expression de ses sentiments, l'homme emprunte à la nature et à l'art des instruments dociles. Le vent souffle dans les tuyaux de l'orgue et anime le roseau de la flûte; il frémit entre les cordes du violon et de la harpe; il résonne sur l'airain de la cymbale et sur la peau du tambourin; et tandis que les oiseaux chantent sous le

feuillage, David nous invite à faire retentir sous les voûtes du temple nos instruments, ainsi que nos voix, à la gloire du Très-Haut. “Louez le Seigneur, dit-il, au son de la trompette, avec le psalterion et la harpe; louez-le avec la flûte, avec la viole et avec l'orgue; louez-le avec les cymbales éclatantes, avec les cymbales de la joie.”

Votre Eglise, Seigneur, répond à cet appel. Chaque jour, au son des cloches, elle annonce l'heure de la prière; chaque jour, au son des orgues, elle psalmodie vos louanges! Mais, hélas! en dehors de l'Eglise, que d'harmonies coupables pour célébrer des joies mondaines! Tandis qu'il n'est pas un bocage où l'oiseau ne bénisse votre saint nom, combien d'hommes dont la voix discordante vous injurie et vous blasphème!

Oh! je ne connais, Seigneur, que les oiseaux, vos anges et votre Eglise, qui puissent dire avec le Roi-Propète: “C'est pour vous, Seigneur, que nous chantons toujours. *In te cantatio mea semper.*”

### VIII

L'oiseau a pour domaine l'immensité de l'espace. Libre et indépendant quand il plane au plus haut des airs, qu'a-t-il à craindre des ruses et de la méchanceté de l'homme? Mais l'oiseau est imprudent, et l'oiseleur sait tendre habilement ses pièges... Quand la sainte Écriture nous exhorte à la vigilance et qu'elle nous engage à prévoir les périls qui nous menacent, elle nous propose souvent pour exemple l'oiseau qui tombe dans les filets.

Eh quoi! notre âme n'a-t-elle pas des ailes pour échapper à ses ennemis? oui, des ailes, comme l'oiseau; mais c'est en descendant des hautes régions du Ciel où le porte son vol, que l'oiseau se laisse prendre au piège. Si nous aimons les choses d'ici-bas, cet amour nous fera tomber des sommets les plus sublimes et nous perdra. “Ce que vous aimez sur la terre, dit très-bien saint Augustin, est comme une glu qui s'attache aux ailes de votre âme, c'est-à-dire aux vertus qui vous aident à voler vers Dieu. Vous ne voulez pas que la glu vous retienne captifs, et cependant vous l'aimez. Est-ce que vous vous serez moins laissé prendre, parce que vous trouverez du charme à être pris? Plus vous aimez ce qui vous attache, plus ce qui vous attache vous étroit.”

Écoutez cependant cette belle parole de nos saints livres: “C'est en vain qu'on tend le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes.” Si l'oiseau se jette dans le piège, c'est que son œil ne l'a pas aperçu. Ses ailes ne lui ont pas suffi pour le garantir du péril; mais s'il a des yeux et des ailes, s'il regarde en même temps qu'il vole, l'oiseleur échouera contre lui.

J'aime à me rappeler, à ce propos, cet avertissement du Sauveur: “Priez et veillez, et vous ne succomberez pas à la tentation.” La prière, nous l'avons dit déjà, donne des ailes, et c'est la vigilance qui fait ouvrir les yeux. La prière sans la vigilance, la vigilance sans la prière, ne suffisent pas pour nous sauver... Mais, priez et veillez: c'est en vain qu'on jettera le filet devant vos yeux et devant vos ailes. Priez et veillez! ah! le Seigneur écouter vos prières, et veillera lui-même sur vous! “Béni soit Dieu! s'écriait le Roi-Propète, notre âme a été arrachée comme l'oiseau du filet du chasseur; les filets ont été rompus, et nous-mêmes, nous avons été délivrés.”

“Quand l'oiseau va tomber dans le piège, dit ici saint Augustin, faites seulement un peu de bruit, aussitôt il prendra son vol.” Et de même, ô mon Dieu, par vos avertissements et par vos menaces, vous faites autour de nous un bruit salutaire. Le filet de l'oiseleur allait nous enlacer, mais votre voix se fait entendre... le filet devient inutile... Notre âme s'envole... Elle est sauvée!...

### IX

Un nid d'oiseau!... Quel merveilleux chef-d'œuvre, et que la Providence est aimable d'avoir créé de si habiles ouvriers pour de si charmantes constructions! Comme ces brins d'herbes, ces pailles légères sont tressées avec art! Imagine-t-on un oreiller plus doux que le Juvet qui tapisse le nid? Puis, quel soin, quelle sollicitude pour que cette maison fragile soit posée en lieu sûr!

La cime d'un arbre qui se perd dans les nues, l'épais feuillage au fond des bois, le coin obscur d'une maison isolée, c'est l'emplacement que l'oiseau préfère. Mais dès qu'il a construit son nid, il se considère en toute vérité comme chez lui. Il a pris possession de sa demeure: il va devenir le chef d'une nouvelle famille!... C'est, direz-vous, une bien frêle assise que cet établissement aérien. Et cependant la Sainte Écriture le cite très-sagement à l'homme, pour lui donner une utile leçon. “Quelle confiance aura-t-on, dit-elle, en celui qui n'a pas même un nid?” Il faut qu'à un jour donné, l'homme aussi sache fixer sa vie et qu'il se pose avec honneur là où Dieu lui a créé ses devoirs.

### X

Mais, si modeste que soit le nid de l'oiseau, il y abrite tout son bonheur. Il ne le quitte que par instants et il revient toujours avec joie. La femelle y dépose ses œufs: avec quel soin, quelle tendresse, elle les couve et les réchauffe!

L'œuf de l'oiseau est un doux symbole, car il signifie l'espérance.

Qui de nous, dans le nid où la Providence l'a placé, n'a pas échauffé de son haleine l'œuf où dorment ses espérances? Prenons garde cependant, nos espérances seront vaines, si elles n'ont pour objet que les biens de cette vie périssable. Espérons, mais espérons en Dieu.

C'est en parlant du Père céleste que Jésus-Christ a dit, “Si un fils demande à son père un œuf, est-ce que le père lui présentera un scorpion?—Le don du Père céleste, ajoute saint Augustin, est l'œuf et non le scorpion. L'œuf est effectivement l'emblème de l'espérance qui nous porte vers ce qui est devant nous, et le scorpion, dont la queue est armée d'un aiguillon venimeux, figure ce qui est l'opposé de l'espérance: l'amer souvenir des douleurs passées.”

### XI

Revenons au nid de l'oiseau. Les petits viennent d'éclore. Peu à peu leurs ailes poussent: ils commencent à voler, et, un matin, la famille se disperse... et le pauvre nid reste vide. Mais, nous disent encore ici nos saints livres, l'oiseau qui émigre de son nid ressemble à l'homme qui abandonne la maison paternelle: il s'expose à une foule de périls... Douces journées où l'oiseau n'a pas quitté son nid, vous avez été pour lui les meilleures!...

C'est pour cela que le saint homme Job, rappelant avec amertume ses espérances déçues, s'exprimait en ces termes: “Je m'étais dit, plein de confiance: Je mourrai en repos dans le petit nid que je me suis fait, *in nidulo meo moriar.*” Et quel est l'homme qui, au milieu des revers et des agitations du monde, n'a pas eu les mêmes désirs? Quel homme n'a demandé à Dieu de mourir au moins en paix dans le petit nid où s'est écoulée son enfance?

Ajoutons, sur le texte de Job, que nous venons de citer, la pieuse interprétation de saint Grégoire: “Le nid où le Patriarche veut mourir, nous dit le saint docteur, est l'image de la paix profonde que l'Eglise seule assure à ses fidèles enfants, les faisant croître dans sa foi et les échauffant de son amour, jusqu'à ce que leurs ailes aient grandi et qu'ils prennent eux-mêmes leur vol vers la patrie céleste. L'Eglise est comme la tourterelle qui sait trouver un nid pour ses petits.”

Ah! notre vœu le plus cher à tous, n'est-il pas de mourir dans ce doux nid de foi et d'amour que l'Eglise nous prépare!

### XII

Mais David me désigne plus clairement encore le nid où je veux vivre et mourir. “La tourterelle, dit-il, trouve un nid pour ses petits; et moi, ô Dieu des vertus! je ne demande que vos autels.”

Oui, vos autels, Seigneur, autour desquels s'est réjouie ma jeunesse; vos autels, où je me nourris chaque jour de l'aliment des forts; vos autels, d'où mon cœur s'élance, comme l'oiseau qui sort de son nid, pour m'élever de vertus en vertus, et monter jusqu'à vous; vos autels, que je veux embrasser en mourant; vos autels, d'où je ne m'éloignerai que pour m'unir à vous dans les cieux!

# HOMO APOSTOLICUS

## INSTRUCTUS IN SUA VOCATIONE AD AUDIENDAS CONFSSIONES

SIVE

### PRAXIS ET INSTRUCTIO CONFESSARIORUM

AUCTORE

**S. Alphonso de Liguorio,**

Deux volumes in-8.....Prix franco \$2.00.

# MANRÈZE DU PRETRE

PAR

**Le Rev. P. Caussette**

Deux forts volumes in-8.....Prix franco \$3.00.

# DES ETATS DE VIE CHRETIENNE ET DE LA VOCATION

D'APRÈS

LES DOCTEURS DE L'ÉGLISE ET LES THÉOLOGIENS

PAR LE

**Rev. P. J. BERTHIER.**

1 volume in-18.....Prix franco 38 cts.

### INTRODUCTION.

Il n'est personne qui ne comprenne l'importance de la question de la vocation. Les âmes qui ont à peine la foi reconnaissent elles-mêmes que du choix d'un état dépend le bonheur ou le malheur de la vie. Les parents qui réfléchissent, se préoccupent avec raison de la vocation de leurs enfants; et tous les directeurs des âmes savent qu'on ne saurait sans péril, s'écarter dans cette grande affaire des règles de la sagesse chrétienne.

Mais ces règles où sont-elles tracées? Où prendre une idée juste des états? Ce n'est point évidemment dans les maximes du siècle, mais dans les saintes Écritures, dans la tradition catholique, dans les écrits des Pères, des grands Théologiens et des Maîtres de la vie spirituelle. Toutefois, quel est le jeune homme ou la jeune fille qui, ayant à décider de leur avenir, pourront parcourir d'immenses volumes, la plupart écrits dans une langue inconnue, pour y puiser la doctrine qui doit éclairer et guider leur décision? Absorbés par mille préoccupations, les parents sont encore plus incapables de cette étude que leurs enfants.

C'est même à peine si les charges du ministère laissent aux prêtres le loisir de fouiller dans les Pères et les Docteurs, afin d'approfondir une question sur laquelle les préjugés, accumulés par l'esprit du monde et par les révolutions, ont répandu tant de ténèbres. Faire donc de sérieuses recherches dans les ouvrages des grands maîtres, recueillir leurs renseignements dans un volume que chacun pourra lire, nous a paru une œuvre vraiment utile. C'est pourquoi nous l'avons entreprise.

Notre but dans ce livre n'est pas d'exhorter à tel ou tel état de vie. Ce n'est pas même de nous élever contre certaines idées, contraires à la vraie doctrine, qui ont cours dans les temps où nous vivons. Nous ne voulons qu'exposer consciencieusement ce qui nous a paru la vérité.

Notre doctrine n'est point la nôtre, oserions-nous dire avec le divin Sauveur. C'est celle des saints Livres, des Pères et des Théologiens.

Les Épîtres de saint Paul commentées par le savant Corneille de Lapierre; les docteurs de l'Église, et en particulier saint Chrysostôme qui, pour emprunter le langage de Bossuet, ne le cède à aucun autre en bon sens et en éloquence; saint Jérôme, qui ayant tout lu, ramassait pour ainsi dire en lui seul, le témoignage de tous les autres, et celui de la tradition universelle; saint Augustin, appelé par saint Isidore le maître de l'Église après saint Paul; saint Thomas, qui, selon la parole d'un grand pape, a fait autant de merveilles qu'il a écrit d'articles; saint Liguori, dont la doctrine peut, d'après les décisions du Saint-Siège, être suivie par tout confesseur en

sûreté de conscience: parmi les Théologiens, Suarez, dont personne ne contestera la profonde science ni la grande autorité; Sanchez, que saint Liguori appelle très-pieux et très sage; Lessius, loué par saint François de Sales; saint Ignace de Loyola, dont les exercices ont toujours été si estimés des Papes et de tous les enfants de l'Église; enfin le père Pinamonti, auquel saint Liguori lui-même a emprunté des citations: voilà nos sources. Elles sont fécondes, aussi y avons-nous puisé abondamment, d'autant plus que, dans une question si grave, nous ne voulions à peu près rien dire de nous-même.

Si donc en parcourant ces pages, le lecteur rencontrait quelque opinion, pour lui jusque-là inconnue, qu'il ne se hâte pas pour cela de la censurer; qu'il veuille bien peser les raisons et l'autorité du théologien qui l'enseigne, et ne pas condamner notre humble travail sans l'avoir entendu, c'est-à-dire sans l'avoir lu intégralement. Ce n'est pas après avoir parcouru un seul chapitre détaché, qu'on peut juger un livre. Dans le sujet que nous traitons, tout s'enchaîne. La seconde partie ne sera pas comprise si on n'a pas étudié la première.

Quand nous avons commencé nos recherches, nous avons été surpris nous-même de trouver, dans saint Thomas et dans saint Liguori en particulier, des enseignements tout à fait contraires à ce que nous pensions précédemment sur la vocation. Nous n'avons point eu de peine, devant de telles autorités, à faire le sacrifice de nos pensées. Nos lecteurs sans doute le feront également, s'ils se trouvent dans le même cas. Il vaut mieux régler sa manière de juger et d'agir sur les enseignements de ceux qui sont nos maîtres et nos guides, que de suivre la voix aventureuse tracée par une prétendue expérience ou par des idées personnelles.

Chacun pourra vérifier l'exactitude de nos citations, nous indiquons scrupuleusement les sources d'où elles sont extraites.

Quelque sûre que soit la doctrine des théologiens que nous citons, et quelque soin que nous ayons mis à ne pas nous écarter de leurs enseignements, nous avons voulu et obtenu que notre travail fût examiné par la censure pontificale, et que l'impression en fût permise par le Révérendissime Maître du Sacré Palais apostolique.

La première édition est sortie des presses de l'imprimerie de la Sacrée-Congrégation de la propagande, à Rome, en mai 1874; celle que nous publions aujourd'hui, lui est entièrement semblable.

Voici l'ordre que nous avons suivi: nous traitons dans la première partie des états de vie chrétienne, dans le but d'en donner une idée exacte; et dans la seconde partie, du choix d'un état et de la vocation.

# Politesse et Convenances Ecclesiastiques

PAR

MONSIEUR L. BLANCHEREAU,

Prêtre de Saint-Sulpice.

1 volume in-12.....Prix franco 90 cts.

# Le jeune age illustré

JOURNAL

POUR LES ENFANTS

1884

1 volume in-4.....Prix franco 8250

# PRETRE ET HOSTIE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST ET SON PRETRE.

CONSEILLÉES

DANS L'ÉMINENTE DIGNITÉ DU SACERDOCE ET DES SAINTES POSITIONS DE L'ÉTAT D'HOSTIE.

PAR

**Le Rev P. GIRAUD.**

PRÊTRE, MISSIONNAIRE EN ESPAGNE DE LA SALETTE.

2 forts volumes in-8.....Prix franco 8400

### RAPPORT

PRÉSENTÉ À MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE  
SUR LE LIVRE «PRETRE ET HOSTIE»  
DU R. P. GIRAUD, MISSIONNAIRE DE N.-D. DE  
LA SALETTE

Grenoble, le 5 décembre 1884.

MONSIEUR,

Vous m'avez fait l'honneur de me confier l'examen du profond et beau livre du R. P. Giraud, Missionnaire de Notre-Dame de la Salette, intitulé *Prêtre et Hostie*. Et il m'est très doux de penser que le parfum de Sacrifice et l'amour pour Notre-Seigneur, qui s'en échappent, se répandent et embellissent ce Paradis terrestre de l'Église qui s'appelle l'âme du vrai Prêtre.

Ce parfum, il m'a été donné de le respirer le premier: j'en remercie Dieu comme d'une grâce le choix, que je vous dois, Monseigneur, avec tant d'autres. Je tiens aussi à exprimer au pieux auteur toute ma gratitude. Sa confiante affection ne m'a-t-elle pas permis d'examiner son travail à loisir, sans s'imposer de tous les chemins qu'il aurait à parcourir à ma suite, avant de revenir à sa cellule? Car, vous savez, Monseigneur, que si l'idéal de la vie apostolique tracé par saint Paul effraie notre faiblesse, je puis du moins m'appliquer *in itineribus sapè*.

Et c'est durant les longues heures de voyage sur les routes de France et d'Italie, de Portugal et d'Espagne, que j'ai lu ces pages si pleines de doctrine et de sève, si riches d'observations sur la vie sacerdotale, si pénétrées surtout du feu contenu, mais dormant, allumé au foyer du Cœur de Jésus. Aussi, plus d'une fois, en les méditant, j'ai voulu à l'appliquer à celui qui les avait tracées, le mot du saint Évangile: *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in vobis!*

Le R. P. Giraud résume en effet, dans son livre, la grande et sublime doctrine des Livres saints et de la tradition, sur Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Souverain Prêtre. Par une vaste et lumineuse synthèse, il nous fait pénétrer dans les abîmes de la Vie divine et de l'éternel Sacerdoce du Verbe, devenu Prêtre par le Sacrifice de l'immolation volontaire, après avoir été consacré, dans les splendeurs des Saints, Pontife de Peter-nelle louange.

Puis, nous suivons cette ineffable progression de l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, choisissant de pauvres créatures humaines, leur communiquant son éternel Sacerdoce et les dispositions de son état d'Hostie, au moyen d'ascensions successives, qui conduisent l'enfant, écoutant, comme Samuel, le premier appel de Dieu qui s'incline vers lui, jusqu'aux sommets sacrés de l'immolation sacerdotale, et de la plénitude de la vie d'Hostie, dans l'Épiscopat et le Souverain Pontificat.

C'est bien la réalisation de ces grandes paroles de l'Apôtre: *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum... Omnia et in omnibus Christus*.

En écoutant le R. P. Giraud, nous entendons Notre-Seigneur et saint Paul, dont les paroles enchaînées et fondues forment une puissante et saisissante démonstration. Nous recueillons ce

que les Saints et les grands hommes qui, dans les derniers temps surtout, ont fait briller d'un éclat nouveau l'idéal d'un instant voilé du Sacerdoce, disent de plus sublime et de plus profond.

Et quand on a eu la grâce d'être formé au Séminaire de Saint-Sulpice et de devenir ensuite fils de ce cher saint Philippe de Neri, cette grande figure sacerdotale du XVII<sup>e</sup> siècle de l'imitation de cette incomparable école de science et de sainteté qui a fleuri sur notre terre de France, avec saint Vincent de Paul et M. Olier, le Cardinal de Beaulieu et le P. de Condren, quand on a lu les pages sur la perfection de l'état d'Hostie dans l'Épiscopat, à l'heure même où on se préparait à recevoir la redoutable plénitude du Sacerdoce, on garde des développements de l'aut sur un souvenir plus tendrement ému, en demandant à Notre-Seigneur de le remporter et de le tenir.

Cette bénédiction nous la sollicitons aussi pour lui, Monseigneur, des mains béniées de la Très Sainte Vierge Marie, notre Reine et notre Mère, cette *Vierge-Prêtre* qu'avec un cœur si tendrement filial a chantée le est le mot qui convient dans la dernière partie de son ouvrage. C'est Elle qui des cimes sanctifiées de la Salette, où elle a planté la tente de la vie religieuse et apostolique de son missionnaire, après nous y être apparue dans l'état du Sacrifice et d'Hostie de son Fils, lui a dit, en le montrant sur sa Croix: *Vous le ferez passer à tout mon peuple, mon peuple de prédilection, mes fils aînés, les Prêtres de mon Jésus: *Genus electum, regale Sacerdotium, gens sancta, populus acquisitiois*.*

Je suis sûr que tous les Prêtres qui liront et méditeront ces pages, béniront au si l'apôtre qui les a écrites, parce qu'il leur aura ouvert les grands et splendides horizons de la vraie vie sacerdotale, et de la plénitude de leurs cœurs: *Per ipsum (Christum) ergo offeramus Hostiam laudis semper Deo... Hostiam viventem et sanctam*.

Vous savez, Monseigneur, avec quel respectueux et profond attachement je demeure votre en Notre-Seigneur.

† F. J. NAVIER JOURDAN DE LA PASSARDIÈRE,  
O. S. P., *Év. de Rosa*.

### APPROBATION

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Grenoble, 6 décembre 1884.

Bien cher Père Giraud,

Mgr Jourdan de la Passardièrre, à qui j'ai remis votre ouvrage: *Prêtre et Hostie*, m'en a fait un touchant éloge. Fruit de votre foi, de votre piété, de votre ardent amour pour JÉSUS et MARIE, comme aussi de vos longs et incessants labeurs, il sera pour les Prêtres une source de lumière et de vertu, et pour les laïcs qui le liront la révélation des grandeurs du Sacerdoce, en JÉSUS-CHRIST et dans ses ministres.

Votre ouvrage, bien cher Père, paraît à son heure. Depuis trois siècles passés, depuis que le protestantisme a paru, le Sacerdoce a subi dans le monde de terribles assauts.

« Le propre office du Prêtre, dit saint Thomas

# Fin du monde présent

ET

MYSTÈRES DE LA VIE FUTURE

Par M. l'abbé ARMINJON

1 volume in-12.....Prix franco 75 cts.

# DU RECRUTEMENT DU SACERDOCE

OU MOYENS DE DISCERNER ET DE CULTIVER

LES VOCATIONS ECCLESIASTIQUES

Par M. l'abbé VERNIOLLES

1 volume in-12.....Prix franco 40 cts.

# MEDITATIONS ECCLESIASTIQUES

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNEE

PAR

**Le Rev. P. Stub. Barnabite**

4 volumes in-12.....Prix franco 3350

d'Aquin, c'est d'être médiateur entre Dieu et les hommes, en ce sens que le Prêtre transmet aux peuples les bienfaits divins : d'où vient le mot *Sacerdos, sacra dans*, qui donne les choses sacrées ; ce à quoi se rapporte cette parole du prophète Malachie (ii, 7) : " Ils viendront chercher la loi sur les lèvres du Prêtre. " Or, par ses protestations multipliées à l'endroit des vérités révélées et ses nombreuses répudiations à l'endroit des Sacraments institués par Jésus-Christ, par l'adoption du *Libre-Examen* qui fait de chaque chrétien un Prêtre pour lui-même, par l'interprétation personnelle de la Bible, le Sacerdoce, chez les protestants, n'est plus que l'ombre de lui-même et n'a pas de raison d'être. Quelles sont, en effet, les choses sacrées que les ministres réformés donnent encore à leurs ouailles ? Celles-ci se font à leur guise leur symbole de foi et leur code de morale, dont elles changent chaque jour à leur gré. Aussi, le rationalisme, fils du Libre-Examen, a obscurci, dans notre société moderne, la notion du Sacerdoce de Jésus-Christ. Or, " le Christ, dit encore l'Angé de l'école, est la source de tout Sacerdoce ; car le Prêtre de l'ancienne Loi n'était que la figure, et le Prêtre de la Loi nouvelle n'agit qu'en son nom et par sa vertu. "

Je bénis donc, et de tout mon cœur, votre travail. Il sera utile aux Prêtres, édifiant pour les laïcs, salutaire à tous. En vous lisant chacun élèvera ses regards vers le Prêtre éternel qui, semblable au soleil, illumine tout et n'est illuminé par personne. Chacun comprendra que le Sacerdoce dont nous sommes revêtus, nous pauvres créatures humaines, étant le même que celui du Verbe incarné, mérite d'être respecté, écouté et suivi en pratique, par les grands et les petits, par ceux qui commandent comme par ceux qui obéissent, puisque le ministre de Jésus-Christ parle au nom de Jésus-Christ lui-même.

Mon cher Père, que Celui dont vous avez si bien écrit vous bénisse lui-même, et que la Très-Sainte Vierge, dont vous avez exposé le Sacerdoce mystique, vous entoure de sa maternelle protection !

† AMAND-JOSEPH,

Ev. de Grenoble.

#### LETTRÉ

DU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONNAIRES DE LA SALETTE

l'itinéraire de N.-D. de la Salette,  
13 décembre 1884.

MON CHER PÈRE,

Un Théologien de mérite, ancien Directeur de Grand-Séminaire, a examiné votre ouvrage intitulé : *Prêtre et Hostie*. Je suis heureux de vous dire que la satisfaction de M. l'Examinateur est complète. Voici ce que je lis dans les notes que j'en ai reçues :

" L'ouvrage du P. Giraud est très bien pensé et très bien écrit. On y respire la piété la plus haute ; on y découvre des horizons sur lesquels on n'avait pas encore porté ses regards. Nous avons bien volontiers que nous eussions été heureux d'avoir cet ouvrage entre les mains, quand nous étions professeur au Grand-Séminaire. Le P. Giraud a sa manière de voir sur certains points ; mais il a prévu toute objection et toute critique, en citant à l'appui de ce qu'il avance de nombreuses et incontestables autorités. Plusieurs sujets, en particulier, sont traités d'une manière très remarquable. A certains traits, il nous aurait été prouvé, si nous ne l'avions su déjà, que l'auteur avait acquis une grande expérience du cœur humain, même sacerdotal, et qu'il connaissait parfaitement les lacunes qu'il voudrait combler dans les sentiments et la formation du Prêtre. Nous résumons notre impression, en disant que cet ouvrage nous paraît être d'une grande valeur, et que la lecture de ces cahiers nous a fait songer naturellement aux ouvrages de Mgr Gay, auprès desquels le livre du P. Giraud nous paraît destiné à prendre place. "

Après ce témoignage, mon cher Père, il ne me reste qu'à appeler (et je le fais de tout mon cœur) la bénédiction de notre auguste Mère, Notre-Dame de la Salette, sur votre sainte œuvre.

Vous savez avec quelle affection je vous suis tout dévoué en Notre-Seigneur et sa Sainte Mère.

ARCHER, Sup.

### LA VIE COMMUNE

ET LES

## ASSOCIATIONS SACERDOTALES

PUISSANT MOYEN DE SANCTIFICATION

POUR LE

CLERGÉ SÉCULIER DE NOTRE ÉPOQUE

PAR

M. L'abbé LEBEURIER

Un volume in-8.....Prix franco 25 cts. (Ce volume porte quarante approbations épiscopales.)

## LA BIBLE

ET LES

## DECOUVERTES MODERNES

EN PALESTINE, EN EGYPTÉ ET EN ASSYRIE

PAR

M. F. VIGOUROUX, Prêtre de Saint-Sulpice

Avec 124 plans, cartes et illustrations. 4 forts volumes in-12. Prix franco \$4.00.

## HOMELIES SUR LES EVANGILES

DE TOUS LES DIMANCHES

DE L'ANNEE LITURGIQUE

SELON LA MÉTHODE DES PÈRES

D'APRÈS

LUDOLPHE LE CHARTREUX

PAR

MGR RICARD.

1 volume grd in-8..... Prix franco 75 cts.

## MANUEL DE LA JURIDICTION

ECCLESIASTIQUE

AU FOR EXTÉRIEUR

ET SPÉCIALEMENT AU FOR CONTENTIEUX AVEC

APPENDICE SUR LES RÈGLES DU DROIT

PAR

M. P. J. Brillaud, Docteur en théologie.

Un fort volume grd in-12.....Prix franco \$1.50.

## CONFÉRENCES ECCLESIASTIQUES

PRÊCHÉES

DANS UN GRAND NOMBRE DE DIOCESES

A PROPOS DES RETRAITES PASTORALES

PAR

Le Rev. P. D'AOSTE

Deux volumes in-8.....Prix franco \$3.00.

## MANUEL

DE LA

## SCIENCE PRATIQUE DU PRÊTRE

DANS LE SAINT MINISTÈRE

PAR

M. L'abbé DeRivières

Un fort volume, grd in-8.....Prix franco \$1.75.

## LE PRÊTRE

DANS LE

## MINISTÈRE DES MISSIONS, DES RETRAITES

ET DE LA

PREDICATION

PAR

Le Rev. P. J. Berthier

Un volume in-8.....Prix franco \$1.25.

LE GUIDE DU PRÊTRE

DANS

## L'Administration spirituelle et temporelle de la

PAROISSE

PAR

M. L'abbé Léger

Un volume in 8.....Prix franco 75 cts.

## MEDITATIONS DES PRÊTRES

AVANT ET APRÈS LA SAINTE MESSE

PAR

Le R. P. Cloyseault.

1 volume in-18 ..... Prix franco 50 cts.

# ÉLÈVES DES JÉSUITES

SOUVENIRS DES COLLÈGES

DE

## LA COMPAGNIE DE JÉSUS EN FRANCE

(1850-1880)

Par le P. DIDIERJEAN

DE LA MÊME COMPAGNIE

2 forts volumes in-12.....prix franco \$2.00

GUSTAVE LASSEURE

GUSTAVE LASSEURE, NÉ À SAINT-SARDOS (TARN-ET-GARONNE) LE 15 OCTOBRE 1845, ÉLÈVE DE L'ÉCOLE SAINTE-MARIE À TOULOUSE DE 1858 À 1864, ENGAGÉ AUX ZOUAVES PONTIFICAUX À ROME LE 17 OCTOBRE 1868, MORTellement BLESSÉ À L'ATTAQUE DE LA PORTE PIA LE 20 SEPTEMBRE 1870, DÉCÉDÉ À ROME LE 5 OCTOBRE.

Gustave n'avait pas encore dix-sept ans, qu'il voulait déjà courir à la défense du Saint-Père et aller rejoindre à Rome bon nombre de ses disciples enrôlés dans les zouaves pontificaux. Il fallut, pour le retenir au collège, lui représenter la nécessité d'achever ses études dans l'intérêt même de la sainte cause qu'il désirait servir.

C'était un cœur excellent, ardent, généreux, porte aux nobles ambitions; un caractère franc, vif et aimable; surtout une âme remplie de foi et de piété. Tel il se montra à Sainte-Marie, tel déjà il s'était révélé dans son enfance. Au jour de sa première communion, qu'il fit en 1855 au petit séminaire de l'Esquille, se retrouvant après la cérémonie avec son père et sa mère, il n'avait pu que fondre en larmes, leur répétant dans son émotion et dans sa naïve innocence: "Je suis trop heureux!"

Il eut toute sa vie le plus tendre amour pour les pauvres, et quand on lui reprochait son excessive libéralité à leur égard: "Si on ne leur donne rien, répondait-il, comment pourront-ils vivre?"

En 1868, Gustave, au comble de ses vœux, obtint enfin la permission de partir pour Rome et de s'engager dans les zouaves pontificaux. La vie du simple soldat a bien des côtés pénibles pour un débutant: Gustave les connut par expérience. Peu de mois après son arrivée dans la Ville éternelle, il les énumérait dans une lettre à son jeune frère; mais il s'empressait d'ajouter: "On oublie toutes les fatigues et tous les ennuis, lorsqu'on pense qu'on sert le Pape et qu'on défend la plus sainte des causes."

Au premier anniversaire de Mentana, il se trouvait dans la ville de ce nom, et au souvenir de la glorieuse bataille de l'année précédente, il écrivait à un ami: "Avant peu sans doute nous aurons à nous mesurer de nouveau avec les bandes indisciplinées des Garibaldiens. Je ferai alors mon devoir, dussé-je être tué. Mais si j dois survivre, que je serais heureux de mériter dans le combat la décoration de Pie IX! Comme je serais fier plus tard d'en orner mon costume civil!"

Au régiment, son exactitude et son zèle pour l'accomplissement de ses nouveaux devoirs attirèrent sur lui l'attention de ses chefs. "Je suis très content de Monsieur votre fils, mandait M. de Gastbois, son capitaine, à Mme Lasserre: il est porté avec un très bon numéro sur le tableau d'avancement." Il fut en effet nommé caporal, après un temps relativement court, dans ce corps d'élite où les moindres grades ne s'obtenaient guère qu'en campagne.

Ses qualités solides et charmantes, la vigueur de sa foi et l'élevation de son âme lui valurent d'universelles sympathies, et ses camarades du régiment ont rendu à sa vertu les mêmes témoignages que ceux du collège. "Beaucoup ont dû vous dire, écrivait à Mme Lasserre le sergent-major de Brossard, combien Gustave était bon et combien il était apprécié: c'était le meilleur et le plus sûr des amis." Un autre zouave, Edmond Mazabrand, ajoutait: "La ferme vertu de Gustave, sa ferveur religieuse, son dévouement entier à l'Église nous servaient à tous d'exemple."

La pureté de ses mœurs et l'ardeur de sa piété ne se démentirent jamais. Il avait de fréquents entretiens avec le Père de Gerlache, auquel il avait confié le soin de son âme, s'approchait souvent des sacrements, et, comme un croisé des temps antiques, s'efforçait d'honorer par tous ses actes la religion. Le Père de Gerlache pouvait attester en toute vérité, le 15 février 1870, à Mme Lasserre: "Je n'ai qu'à me louer de mes relations avec notre cher caporal; sa conduite satisfait tout le monde."

Pendant cette année 1870, comme s'il eût eu le pressentiment de sa fin prochaine, Gustave eut plus que jamais le souci du progrès de son âme et parut redoubler de piété. Ses camarades le rencontraient souvent dans les églises de Rome; retiré au fond d'une chapelle, il y restait des heures entières à prier, dans un recueillement que rien ne pouvait troubler.

Au commencement de juillet, voyant sa santé éprouvée par les chaleurs, il réclama et obtint un congé pour aller se rétablir en France, et goûter quelques jours les joies du foyer, qui lui demeuraient si chères. Avant de quitter Rome, il désira recevoir la bénédiction du Pape et se présenta à son audience: "Votre famille a-t-elle

besoin de votre présence? lui demanda Pie IX —Non, Saint-Père.—Eh bien, vous n'avez pas encore vu le feu, et vous êtes sans doute impatient de vous battre pour moi. Qui vous dit qu'il ne se passera pas bientôt quelque chose? Si vous voulez rester, vous me ferez plaisir.—Oh! Saint-Père, reprit vivement Gustave, votre désir est en ordre; je reste." Et il sortit du Vatican, au rapport d'un prêtre français témoin de cet entretien, emu, radieux, prêt à tous les sacrifices.

Deux mois plus tard, comme on sait, la révolution italienne profitait des revers de la France pour achever la réalisation de ses desseins impies en s'emparant de Rome. Contre tout droit et sans déclaration de guerre, elle lança le 11 septembre, une armée de soixante-dix mille hommes sur les États pontificaux, qui n'avaient que onze mille défenseurs. Le 12 septembre, quand déjà les événements commençaient, Gustave envoyait à sa famille cette dernière et touchante lettre, qui est comme le testament de son cœur de soldat, de fils, de Français et de catholique.

"Chers parents, l'armée italienne a passé la frontière et s'avance contre nous, Rome est mis en état de siège et peut résister quatre jours. Ce laps de temps écoulé, s'il n'arrive aucun secours du dehors, il faudra, je le crains, nous rendre à l'ennemi qui est dix fois plus nombreux que nous. Nous n'ignorons pas que nous allons à la mort: que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse! Quelle plus belle fin pourrions-nous désirer que celle qu'on trouve en combattant pour la foi?"

"Armés comme nous le sommes, si les Italiens de notre petite armée se comportent comme ils doivent, j'ose dire qu'avant d'être anéantis nous infligerons de cruelles pertes à l'ennemi."

"Hier et cette nuit, des engagements ont eu lieu sur la frontière; on n'en connaît pas le résultat. Aujourd'hui on a reçu de Viterbe cette dépêche du lieutenant-colonel de Charrette: "Je suis à quelques kilomètres de l'ennemi qui arrive en nombre. Je crains fort d'être coupé par sa cavalerie. Si je ne rentre pas ce soir à Rome, je ne pourrai plus y retourner."

"On pense que nous nous battons la nuit prochaine ou demain. Si, après un combat qui sera sûrement acharné, l'Autriche, l'Angleterre, même notre pauvre France, nations qui toutes ont promis au Saint-Père de le défendre, n'interviennent pas, je ne sais comment Rome pourra être sauvée. Néanmoins espérons toujours, en nous rappelant les paroles divines: "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle."

"Le dévouement venu, si Dieu ne m'a pas fait la grâce de mourir à Rome et s'il m'est donné de revoir la France, j'irai me faire tuer pour ma patrie; car je m'engagerai dans les zouaves d'Afrique, qui sont les premiers au feu. Alors on verra si j'ai tenu mon drapeau, et si un zouave pontifical a peur de la mort."

"Il est donc probable, chers parents, que nous ne nous reverrons plus. Je suis prêt; aujourd'hui à midi je me suis confessé pour la seconde fois. Je vous prie de me pardonner toutes les fautes dont je me suis rendu coupable envers vous. Priez pour moi."

"Dès que vous aurez reçu ma lettre, écrivez-moi; dites-moi longuement ce qui se passe dans notre pauvre France. Votre lettre ne me parviendra peut-être pas sans doute; mais si je la reçois, quel plaisir elle m'apportera!"

"Embrassez pour moi mon frère et ma sœur, auxquels je ne peux songer sans verser des larmes. Serrez la main à celui que j'ai toujours regardé comme mon meilleur ami. Ne m'oubliez pas auprès des personnes qui me veulent du bien. Je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont fait du mal; car je veux que Dieu me pardonne aussi mes péchés."

"Adieu, chers parents; je vous embrasse du plus profond de mon cœur."

"Tout à vous,  
"GUSTAVE."

"P. S. Si vous ne recevez pas de lettre le 25 ou le 26, c'est que je serai mort ou blessé. Alors, recourez au R. P. de Gerlache pour avoir de mes nouvelles. Si je suis prisonnier, je ferai tout mon possible pour vous informer de ma position."

Le 19 septembre, l'armée italienne investissait Rome, et le 20, à cinq heures du matin, les feux combinés de trois divisions s'ouvrirent contre les remparts de la Ville éternelle. L'attaque la plus sérieuse, dirigée par Cadorna, prit pour objectif les environs de la porte Pia, où la faiblesse des fortifications facilitait l'œuvre des batteries piémontaises. Les zouaves étaient là, au poste le plus menacé, répondant vigoureusement avec leurs remingtons à l'artillerie ennemie.

A huit heures trois quarts, une partie du rempart situé entre la porte Pia et la porte Salaria, croula sous les boulets, et une brèche commença à se faire. Vers dix heures, la jugeant assez

large, Cadorna lança sur elle de fortes colonnes d'assaut. En les voyant venir, les zouaves se préparèrent à une résistance désespérée. "À genoux!" leur cria le lieutenant Garner: et tous à la fois regardèrent le Père de Gerlache avec une suprême absorption. Puis avec un irrésistible entraînement ils s'avancèrent sous une pluie de balles contre l'ennemi qui arrivait à la muraille. La 4<sup>e</sup> compagnie du 2<sup>e</sup> bataillon fut entre toutes admirable d'intrépidité: elle perdit là quinze hommes, tués ou blessés. Le caporal Lasserre fut une de ces victimes privilégiées: après s'être battu comme un lion, il tomba sur la brèche, le genou droit brisé. Son vêtement était criblé de balles: on le garde comme une chère et glorieuse relique au foyer paternel. Le généreux enfant demeura quelque temps étendu sur le rempart qu'il rougissait de son sang. Quand, bientôt après, le drapeau blanc arboré sur la brèche fit cesser le feu, ses camarades accoururent le relever et le porter en lieu sûr.

"Le courage qu'il avait montré dans le combat, écrit le sergent Langlois, ne se démentit pas après sa blessure. Comme on l'emportait à l'ambulance, il me dit en me serrant la main: "Moi, je suis heureux, puisque j'ai versé mon sang pour le Saint-Père. Mais vous, pourquoi ne vous a-t-on pas laissé continuer la lutte?" La noblesse de son cœur se dévoile dans cette parole. Le généreux garçon méritait bien de recevoir la récompense à laquelle nous aspirons tous, une glorieuse blessure reçue en combattant pour la sainte Église."

"Je le revis le lendemain à l'hôpital du Saint-Esprit; je le trouvai calme, parfaitement résigné. Notre départ l'affligeait beaucoup; mais il se faisait une grande joie d'aller bientôt rejoindre ses parents."

Dans les premiers jours en effet, Gustave espéra guérir, revoir les siens, puis mettre de nouveau son bras au service du Pape ou au service de la France. Mais le 4 octobre une terrible fièvre inflammatoire se déclara; en quelques heures l'état du malade devint extrêmement grave et sa fin apparut prochaine. L'annuaire de l'hôpital vint alors lui proposer les derniers sacrements. A l'Église qu'il lui fallait s'écarter la vie et renoncer à se dévouer encore à tant de chères causes, ce jeune homme, si plein de sève généreuse, ne put retenir quelques larmes. Mais bientôt, la foi dominant la nature, son visage reprit son air de sérénité habituelle, et avec un accent de joie il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie pour le triomphe de l'Église. Il se confessa, re-

cut le saint viatique et l'extrême-onction, en montrant les sentiments d'une ardente piété. Il recommanda ensuite qu'on remit à ses parents ceux de ses habits qui n'avaient pas été perdus, parla de Pie IX et nomma sa mère avec effusion. "Il vaut mieux, disait-il, qu'elle ne soit pas ici: sa peine serait trop grande de me voir en cette extrémité." Le lendemain, ayant son chapelot enroulé autour de son bras, il roula son âme à Dieu, assiste jusqu'au bout par Mgr de Boscardon et par Mme Laura Kanzier, dont les lettres nous ont fourni tous ces édifiants détails. "Les derniers moments de votre fils, disait en terminant Mme Kanzier à la pauvre mère, ont été doux et tranquilles comme ceux du juste qui s'endort." De son côté la Sœur Lequette, supérieure des filles de la Charité qui desservait l'hôpital, envoyait à Mme Lasserre ces mots de vaillante espérance: "Madame, jouissez-vous d'avoir donné au ciel un martyr."

Grâce aux démarches et à l'incomparable dévouement de Mgr de Boscardon, les restes mortels du glorieux enfant furent, malgré les difficultés du temps, ramenés en France et rendus aux malheureux parents, qui du moins remercièrent Dieu de cette dernière consolation. Accompagnés de Rome jusqu'à Toulouse par M. Coavis Jousset, un admirable serviteur de la sainte Église, ils arrivèrent à Saint-Sardos dans les derniers jours de novembre. Toute la population du village et de nombreux amis accourus de toutes parts, parmi lesquels d'anciens maîtres de Sainte-Marie, se pressèrent autour d'eux pendant les funérailles, et la garde nationale en armes leur fit un cortège d'honneur.

Parmi les objets de Gustave qui furent renvoyés de Rome à la famille, se trouvaient deux chapelots. Mme Lasserre nous écrit à leur sujet: "Un mois après sa naissance, j'avais porté Gustave dans la chapelle du Rosaire et j'y avais consacré à la sainte Vierge, demandant pour lui la vocation de servir l'Église. Marie ne m'a-t-elle pas exaucée, sans doute autrement que je ne le pensais, en la sainte de lui un soldat et un martyr de la Papauté? Et le retour de ces deux chapelots, tant de fois égrenés par ses mains, n'est-il pas la preuve que la Bine du ciel avait agréé l'offrande présentée vingt-cinq ans auparavant dans la chapelle du Rosaire?" N'était-ce pas aussi, ajoutons-nous, une providentielle indication qu'après avoir, selon le vœu maternel, sauvagardé sur la terre la piété et l'innocence de Gustave, la sainte Vierge lui avait obtenu une double couronne dans le ciel?

## Petite année Ecclésiastique

PAR

M. l'abbé Ant. Ricard.

2 volumes in-12..... Prix franco \$1.25 cts.

## EXAMENS PARTICULIERS

SUR DIVERS SUJETS

PROPRÉS

AUX ECCLESIASTIQUES

Et à toutes les personnes qui veulent avancer dans la perfection.

PAR

M. TRONSON, P. S. S.

1 volume in-12..... Prix franco 0 cts.

## MEDITATIONS

### A L'USAGE DU CLERGE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

TIRÉES DES ÉVANGILES DES DIMANCHES

PAR

Mgr Ange Antoine Scotti.

4 volumes in-12..... Prix franco \$2.00.

## Le Bréviaire médité

PAR

M. l'abbé J. B. Martin.

1 volume in-18..... Prix franco 25 cts.

**MANUEL**

DU

**PRETRE EN RETRAITE**

PAR

LE R. P. VALUY.

1 volume in-18..... Prix franco 50 cts., relié 75 cts.

**SELVA**

OU

**Recueil de Matériaux**

POUR RETRAITES ECCLESIASTIQUES

PAR

St Alphonse de Liguori.

1 volume in-12..... Prix franco 63 cts.

**MANUEL**

POUR LE

**Choix d'un état de vie**

PAR

Le R. P. Damanet, S. J.

1 vol. in-12..... Prix franco 50 cts.

REGLES POUR LE

**Choix d'un état de vie**

PAR

MGR J. B. MALOU.  
Evêque de Bruges.

1 volume in-12 ..... Prix franco 40 cts.

**QUELLE EST MA VOCATION**

ET

**QUE DOIS-JE CONSEILLER SUR LE CHOIX D'UN ETAT**

PAR

LE REV. P. BERTHIER.

Brochure in-18..... Prix franco 13 cts.

**Avis à la Jeunesse Chrétienne**

SUR LE CHOIX D'UN ETAT

ET SUR LA VOCATION

PAR

Saint Alphonse de Liguori.

1 volume in-18 relié..... Prix franco 45 cts.

LA

**SEMAINE DES FAMILLES**

Journal illustré

1884-1885

1 fort volume in-4..... Prix franco \$2.50

**Les Nations Frémissantes**

CONTRE

JESUS-CHRIST ET SON EGLISE

PAR

M. l'Abbé Joseph Lémann

1 volume in-12..... Prix franco 30 cts

**LE****CANADA**

SOUS LA

**DOMINATION FRANÇAISE**

PAR

L. DUSSIEUX.

1 volume in-12..... Prix franco 50 cts.

**LA JEUNE FILLE**

LETTRES D'UN AMI

PAR

CHARLES ROZAN

Un volume in-12..... Prix franco 88 cts.

**LE JEUNE HOMME**

LETTRES D'UN AMI

PAR

CHARLES ROZAN

Un volume in-12 ..... Prix franco 88 cts.

**LE****MARQUIS DE MONTCALM**

ET LES DERNIERES ANNEES DE LA

\*COLONIE \* FRANÇAISE \* AU \* CANADA \*

1756--1760

PAR

Le Rev. P. F. Martin, S.J.

Un volume in-12..... Prix franco 50 cts.

RAFLE D'UNE

**MONTRE EN OR**

VALANT \$100

EN FAVEUR DES RR. PP. TRAPPISTES

D'OKA, LAC DES DEUX-MONTAGNES.

PRIX DES BILLETS . . . UN SEUL . . . 25Cts . . . 3 . . . 50Cts.

Cette montre, parfaitement neuve, est déposée chez MM. CADIEUX &amp; DEROME où on peut se procurer les billets.